

Une boule de papier sur du sable blanc

Je suis né le 15 janvier 1950 à Sainte-Anne, en Guadeloupe.

Mes parents m'ont appelé Marius.

On me demande parfois pourquoi le choix d'un tel prénom. Certains y voient un signe annonciateur de ma venue à l'Olympique de Marseille quelques années plus tard, mais la réalité est tout autre. Quand je suis venu au monde, mon père Jules et ma mère Eugénie ont voulu que mon prénom commence par un M, exactement comme pour mes frères et sœurs. Certes, j'étais le petit dernier, mais pas question de déroger à la règle de la famille Trésor. Ainsi, je rejoignais sur la longue liste des prénoms commençant par la treizième lettre de l'alphabet mon frère aîné Marcellus, et mes deux sœurs Marie-Alice et Maryse. Un ami journaliste passionné d'étymologie et de généalogie m'a expliqué récemment que mon prénom revenait à la mode car en 2019, il a été attribué à 1 830 petits garçons en France. Je sais qu'il cherche à savoir aujourd'hui si mon prénom a été particu-

lièrement utilisé après notre incroyable Coupe du monde en Espagne en 1982, mais pour l'instant je n'ai pas eu d'informations précises sur ce sujet. En tout cas, si vous êtes né en 1983 et que vous portez le même prénom que moi, il y a fort à parier que vos parents ont été supporters de l'équipe de France. Pour être tout à fait complet sur ce dossier patronymique, sachez enfin que quand j'étais en Guadeloupe, non seulement on m'appelait Marius, mais au catéchisme, j'étais Paul, mon deuxième prénom, et dans la vie quotidienne, Lucien, mon troisième (et dernier) prénom.

Ah, ultime détail : mon entraîneur de la Juventus m'appelait Lolo. Pourquoi ? me direz-vous. Je vais encore vous faire une confidence. Quand j'avais treize ou quatorze ans, j'étais totalement subjugué par une actrice italienne qui s'appelait Gina Lollobrigida. Forcément, j'ai dû parler à plusieurs amis qui jouaient au football avec moi de cette star que j'adorais, et mon surnom est parti de là. Aujourd'hui encore, des amis intimes m'appellent Lolo. Et dire que je n'ai jamais rencontré cette comédienne qui est toujours en vie. Elle a quatre-vingt-quatorze ans !

Quand je me replonge dans mon enfance, je me revois marchant sous le soleil, petit garçon, dans le bourg de Sainte-Anne. Nous vivions dans une case. C'est comme cela que s'appelaient à l'époque les habitations faites de bois et de tôle. Rudimentaires. Elles étaient largement majoritaires dans la ville et on pouvait compter les maisons en dur sur les doigts d'une main. Nous habitions avec ma famille dans la ruelle de la Perception, perpendiculaire à la rue Victor-Hugo. Quand je sortais de chez moi, je n'avais que quelques poignées de secondes à marcher pour arriver sur l'immense plage de sable blanc bordée de cocotiers.

Mon école communale était aussi toute proche de chez moi. Un bâtiment sur deux étages avec sa traditionnelle cour de récréation. Juste à côté se trouvait un espace bien délimité par des lignes blanches. Un rectangle plus ou moins vert suivant la météo, qui allait totalement bouleverser ma vie, même si je ne le savais pas encore : un terrain de football. Mais nous en reparlerons, comme vous pouvez vous en douter.

Je crois que j'ai été un petit garçon sage mais puisque j'essaie de tout vous raconter dans les moindres détails, je ne peux pas passer sous silence la seule fois de ma vie où je ne l'ai pas été. Je devais avoir six ou sept ans et, allez savoir pourquoi, j'ai décidé de piquer des sous dans le porte-monnaie de maman. Si mes souvenirs sont exacts, c'était cinq francs. En fait, je voulais acheter un ballon en plastique avec l'argent du hold-up mais je n'en ai pas eu le temps. Ma mère s'en est aperçue assez vite et j'ai pris la trempe de ma vie. Je peux vous jurer sur la tête de mes enfants que cela m'a servi de leçon et que je n'ai plus récidivé par la suite.

Puisqu'on parle de mes parents, tous les deux travaillaient dur dans des plantations de canne à sucre et même si je n'ai jamais manqué de rien, je sais que la vie n'était pas toujours facile pour eux. Ils m'ont inculqué la valeur du travail, le respect des autres, l'abnégation, et aussi une certaine philosophie de la vie : savoir se contenter de ce que l'on a tout en se donnant le droit de rêver. Des valeurs qui m'ont guidé durant toute ma vie et que j'ai essayé d'inculquer à mes enfants puis à mes petits-enfants.

En fait, je dois le confesser, la seule transmission qui n'a pas fonctionné dans ma famille, c'est le vélo ! J'aimais en faire, bien sûr, mais le football occupait tout mon esprit et je

voulais mettre toute mon énergie dans le ballon rond plutôt que dans le grand braquet. Entendons-nous bien, je n'étais absolument pas allergique à la Petite Reine. Au contraire. J'adorais écouter les retransmissions du tour de France, les oreilles collées sur le poste de radio durant l'été. Mon héros de la Petite Reine avait pour nom Jacques Anquetil. Marcellus, mon frère aîné, ne jurait que par Raymond Poulidor. Une guerre fratricide. Nos discussions étaient donc en général animées sur le sujet, chacun défendant son champion et trouvant tous les défauts à l'autre.

Ce qui est formidable, c'est que bien longtemps après, j'ai eu l'immense chance de rencontrer Jacques Anquetil lors d'une réception officielle. Jacques Anquetil lui-même, à quelques mètres de moi ! Je devais avoir vingt-cinq ans mais je suis immédiatement retombé en enfance devant lui. J'ai réussi à surmonter ma timidité et je lui ai raconté comment je suivais ses exploits depuis la Guadeloupe en me chamaillant avec mon frère. Cela l'a fait sourire et on a parlé football ensuite durant plusieurs minutes. Il était fin connaisseur du ballon rond.

Mais bien avant ce moment, il faut dire que je n'étais jamais très enthousiaste pour sillonner les routes autour de Sainte-Anne, pour des grandes virées à bicyclette. Je laissais partir tout le monde et je regardais vers la plage. Mon oncle et mon frère revenaient la plupart du temps exténués, et souvent avec des égratignures aux genoux consécutives aux chutes assez fréquentes dues à la mauvaise qualité de la chaussée des routes.

Quand je mettais le nez dehors pour retrouver mes copains sur le chemin de la plage, mon regard était systématiquement attiré par ce grand rectangle vert qui jouxtait

mon école primaire. Le terrain de football de la Juventus de Sainte-Anne. Le club de football de la ville.

Bien avant de signer ma première licence, je ressentais déjà ce besoin de jouer au football même si, lorsque j'ai commencé à taper dans un ballon, ce n'était justement pas un « vrai » ballon ! Faute de moyens, on improvisait des ballons de fortune avec une belle maîtrise de l'artisanat et un sens inné de la débrouillardise. On récupérait des vieux journaux ou des papiers qui traînaient. La deuxième phase de l'opération consistait à les mouiller pour pouvoir bien les malaxer. On réalisait ensuite une grosse sphère qu'on roulait avec de la ficelle à rôtir pour la consolider. Une fois séchée par le soleil, elle avait presque l'apparence d'un ballon et disposait de sa caractéristique essentielle : elle roulait ! Notre ballon du jour était fin prêt. Je le prenais sous le bras et je partais alors sur notre terrain de jeu favori : la grande plage de Sainte-Anne.

Bien avant François Coty à Ajaccio, le stade Vélodrome de Marseille, le parc Lescure à Bordeaux, le Parc des Princes à Paris, ou Maracaña au Brésil, c'est là et nulle part ailleurs que j'ai connu les premières sensations que m'a procurées ce ballon. Des courses incessantes sur le sable chaud et des cris d'enfants : « Passe Marius, passe ! Tire Marius ! Tire ! » Au fil des actions toutes plus spectaculaires les unes que les autres, notre ballon de fortune se déformait de plus en plus sous nos coups de pied et reprises de volées.

J'avais une petite bande de copains, insouciantes et inséparables. Certains d'entre eux sont persuadés qu'à l'époque, j'étais déjà le plus costaud et le plus rapide. Franchement, je ne peux pas l'affirmer mais comme je leur ai toujours fait confiance, je ne vois pas comment il pourrait en être autre-

ment. Pourtant, je ne me revois absolument pas dépasser d'une tête mes camarades ! D'ailleurs, si quelqu'un dispose d'une photo secrète, retrouvée dans une vieille malle où on apparaît sur la plage en 1960, je demande à la voir. Je risque de prendre un sacré coup de vieux, mais au moins, nous serons tous fixés sur ce sujet controversé de mon physique ! Avec ou sans preuve, nous sommes de toute façon toujours restés amis depuis plus d'un demi-siècle, et il ne s'écoule pas une semaine sans que nous prenions des nouvelles les uns des autres.

Lorsque nous arrêtions de jouer venait le temps, ô combien nécessaire, de nous restaurer. Là encore, nous étions bien organisés. Tout était prévu. Avant d'arriver sur la plage, nous prenions soin de cueillir des mangues et des quenettes. Pour ceux qui n'ont pas la chance de connaître ces fruits délicieux, les quenettes ressemblent à des citrons verts avec une pulpe juteuse et sucrée. Dans notre petite bande, il y avait les chasseurs qui ramenaient le plus souvent des poules d'eau, et les pêcheurs qui revenaient avec des langoustes. L'association terre et mer bien avant les grands chefs ! Personnellement, je peux bien l'avouer, je n'étais doué ni pour la chasse, ni pour la pêche sous-marine. Je cuisinais. Au risque de passer pour un extraterrestre quand on vit dans un véritable paradis sur terre, j'avoue que je n'étais pas non plus un amoureux inconditionnel de la natation. J'aimais l'eau, mais uniquement là où j'avais pied. Cela n'a d'ailleurs pas changé ! Mon plaisir était vraiment de préparer la grillade entre deux rochers. Le parfum de la langouste grillée reste pour moi indissociablement lié à ma passion naissante pour le football. Ainsi s'écoulait la vie sans qu'une seule seconde j'aie imaginé devenir un footballeur professionnel.

Quand je ne jouais pas avec mes amis sur la plage, j'étais plutôt un élève appliqué à l'école. J'ai décroché mon certificat d'études, puis mon brevet d'études du premier cycle. Je n'avais pas vraiment d'idées pour un futur travail, à part peut-être celui de moniteur d'éducation physique, qui me plaisait plutôt pas mal.

En 1962, je signe ma première licence dans le club de ma ville. La Juventus de Sainte-Anne dont l'emblème est un lion et les couleurs, le bleu et le blanc. Quand mon premier entraîneur me demande quelle place je préfère occuper sur le terrain, je lui réponds sans hésiter : attaquant ! Je vais occuper cette place sur les terrains pendant sept saisons. Je participe alors à mes premiers tournois chaque mercredi après-midi, contre tous les clubs de Grande-Terre. Je marque des buts. Beaucoup de buts. Alors que je viens de fêter mes quinze ans, j'ai la chance d'intégrer la sélection de Guadeloupe pour un tournoi organisé à La Barbade. Hélas, je n'ai vraiment aucun souvenir de ce qui fut mon tout premier voyage en avion, mais aussi ma première rencontre « internationale ». Là encore, si parmi les lecteurs de ce livre, certains ont été mes adversaires durant ce tournoi de l'année 1965-1966, je suis preneur de tout témoignage !

En revanche, je me souviens parfaitement d'un autre tournoi qui fut organisé un an plus tard. Une sorte de Champions-League d'Outre-Mer. Notre sélection de Guadeloupe devait affronter les sélections de Guyane et de Martinique. Dans le match décisif contre la Martinique, je me souviens d'un suspense haletant. La Martinique ouvre le score, on égalise. Ils repassent devant et ensuite, je dois être particulièrement en forme ce jour-là, j'égalise puis marque le but de la victoire. Parmi mes adversaires, il y a

un joueur que je retrouverai bien des années plus tard sur les terrains de première division et sous le maillot de l'équipe de France : Gérard Janvion.

Quelques mois après mon « doublé », je me déplace avec la Juventus de Sainte-Anne pour un match à Basse-Terre. Lorsque nous nous rendions là-bas, c'était pour jouer soit contre le Racing, soit contre la Gauloise soit enfin contre le Cygne Noir avec ses couleurs vert et noir. Trois clubs emblématiques et historiques de la Guadeloupe qui ont formé des bataillons de joueurs de football. Notre adversaire était ce jour-là le Cygne Noir. Durant cette saison 1966-1967, le meilleur buteur de cette équipe s'appelait James. Les passionnés de football connaissaient bien sûr ses performances, mais ma petite réputation commençait aussi à grandir. Résultat : le jour du match, tout le monde pariait au propre comme au figuré pour savoir qui de nous deux marquerait le plus de buts dans le match.

La rencontre commence. Après cinq minutes en première mi-temps, James marque le premier but. Je lui réponds un quart d'heure plus tard en égalisant. Nous rentrons aux vestiaires avec ce score de parité. 1/1. En début de deuxième mi-temps, je marque un deuxième but. Mon entraîneur me fait alors un signe de la main. Je vais le voir sur la touche : « Écoute Lolo, maintenant que tu as marqué un but de plus que lui, je veux que tu passes à l'arrière et que tu ne le lâches pas d'une semelle... Il n'est pas question qu'il marque encore. Je compte sur toi. » Ce coaching improvisé peut paraître singulier mais il a été redoutablement efficace. James, d'abord surpris de voir que je devenais défenseur et que je quittais la pointe de l'attaque contre toute attente, ne

s'est plus approché des cages de notre gardien et nous avons gagné le match !

C'est ainsi que chaque week-end, nous écumions les terrains de la Guadeloupe avec un vieil autobus. Ce fut l'occasion pour moi de sympathiser avec le chauffeur. Durant plusieurs mois, il va m'embaucher comme « commis ». Il est nécessaire, je crois, de donner une petite explication sur cette profession sans doute non référencée auprès de la chambre des métiers de Pointe-à-Pitre. En fait, lorsque j'avais du temps, je montais dans le bus et je me mettais à l'arrière. Chaque passager devait bien sûr payer son titre de transport, et j'étais là pour ça. Le chauffeur m'avait expliqué qu'il n'était pas question qu'une personne resquille. Je veillais donc à ce que tout le monde respecte le règlement. Mon salaire était loin d'être mirobolant, mais ces quelques billets me permettaient de ne pas demander trop d'argent de poche à mes parents, et surtout, c'est grâce à eux que j'ai pu acheter mes premières vraies belles chaussures à crampons. J'étais allé dans un magasin de sport de Pointe-à-Pitre pour les choisir. Elles étaient en cuir. Blanches. Des Rivat pour les connaisseurs.

C'est durant cette même année 1966 que j'allais découvrir deux trésors (sans jeu de mots) : la télévision et la Coupe du monde !

Un de mes amis m'annonce qu'une maison de Sainte-Anne vient de recevoir le fameux poste de télévision dont tout le monde commence à parler. C'est vraiment l'événement de l'année car personne ou presque à l'époque n'a cette chance d'en posséder un dans la commune. Dans le même temps, il m'avertit que ce soir-là est diffusé un match de la Coupe du monde de football en Angleterre. Je revois

encore la foule de curieux qui avait pris place dans la cour de la maison. Avec mes copains, on était parvenus à se faufiler tant bien que mal jusqu'à une fenêtre. Pour deviner les images en noir et blanc, il fallait se hisser sur la pointe des pieds. Pas vraiment la position idéale mais l'ambiance était pourtant électrique. J'ai oublié un des deux adversaires mais je me souviens parfaitement de l'équipe qui a gagné. Le Brésil. Là encore, j'étais loin de me douter que quelques années plus tard, je croiserais la route de certains acteurs de cette soirée. Mieux, je porterais le même maillot qu'eux dans un grand club français. Pour la petite histoire, je n'ai jamais joué contre le dieu brésilien du football, Pelé, mais je l'ai rencontré lors d'un match exhibition aux États-Unis. Il m'a offert un blouson aux couleurs du Brésil sur lequel ont signé toutes les stars de la Seleção des années 1970-1980. Ne cherchez pas à le trouver sur un site de commerce en ligne, il ne quittera jamais mon armoire à souvenirs !

L'année 1967 est vraiment celle de mon éclosion au « haut niveau ». Je dispute quelques matchs en position de stoppeur mais l'équipe est décimée par les départs de joueurs offensifs qui partent travailler en Martinique. Par la force des choses, je me retrouve donc avec plaisir avant-centre.

Bien sûr, je n'abandonne pas mes parties endiablées sur la plage de Sainte-Anne avec mes copains, mais dans le même temps je marque de plus en plus de buts avec la Juventus. À ma grande surprise, mon nom est régulièrement cité dans les pages sportives du quotidien *France Antilles* lors des résumés de matchs. Je réalise mon « exploit retentissant », pour reprendre une expression de la une de ce journal, un dimanche de 1967. Cet après-midi-là, j'ai la chance d'inscrire un triplé contre l'éternel rival de la Juventus de Sainte-

Anne, la Juventa des Abymes. Ces trois buts personnels marqués dans le classico de Grande-Terre restent encore pour moi un souvenir marquant. Une performance qui sera déterminante pour la suite, ou plutôt pour le début de ma carrière ! Il est vrai qu'ensuite, j'ai joué uniquement libéro, donc en défense, et presque abandonné mes velléités d'attaquant. Pour être franc et direct, je n'ai plus jamais eu l'occasion de marquer un triplé dans un même match !

Ce qui est sûr, c'est que ma performance du jour est presque aussitôt remarquée par un cadre de la ligue professionnelle de football, fervent lecteur du journal. Il faut dire qu'une de ses missions consiste à collecter les statistiques de tous les joueurs de l'île, et visiblement mon nom figure en bonne place sur sa liste. Un nom qu'il communique aussitôt à plusieurs clubs en France potentiellement intéressés par de jeunes joueurs prometteurs. Un seul club va lui répondre pour se mettre sur les rangs : L'AC Ajaccio.

Quelques semaines plus tard, je reçois un courrier chez moi. Dans cette lettre, le club corse me propose de venir faire un essai. Une fois la surprise passée, je décide simplement de... jeter cette lettre en me disant que tout cela est totalement inutile. Je viens de fêter mes dix-sept ans et je me suis de toute façon mis en tête depuis longtemps de devenir moniteur d'éducation physique.

D'ailleurs, je ne suis même pas sûr d'avoir parlé de cette première proposition à mes parents. Durant mon année de seconde au lycée, je reçois une deuxième du club corse, puis une troisième. Fidèle à moi-même, je continue d'ignorer royalement ces sollicitations répétées. Sans me prendre la tête. Pour être honnête, je commence quand même à être troublé devant tant d'insistance. Mais ma vie continue d'être

rythmée par les matchs de foot avec la Juventus et les parties improvisées sur la plage.

On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans, écrivait Rimbaud. En ce qui me concerne, le poète avait complètement raison. D'ailleurs, l'est-on vraiment beaucoup plus à soixante et onze ans ? Pas sûr ! Finalement, je reçois une quatrième lettre. Cette fois, je me dis que je vais répondre favorablement à cette demande si insistante. J'en parle avec mes parents et ils me donnent leur accord. Dans ma tête, au pire, ce sera une expérience éphémère qui me permettra seulement de combler les quelques mois me séparant du début de ma formation de moniteur de sport. Il ne me reste plus qu'à informer mon club de ma décision. Là encore, je dois bien avouer que je me heurte à une certaine incrédulité de la part de quelques dirigeants. Personne ou presque ne pense que j'ai la force mentale nécessaire pour réussir ce challenge. J'entends même des réflexions sur mon incapacité à quitter mon île, ma famille et mes copains. Certains se disent que je n'ai pas le caractère assez forgé pour devenir un professionnel du ballon rond. Il est vrai qu'à cette époque, peu de joueurs guadeloupéens sont partis tenter leur chance avant moi dans le championnat de France de football.

Je crois que c'est à cet instant précis que ma vie de footballeur a débuté. J'envoie ma réponse par courrier retour au club corse et je n'ai plus qu'à attendre mes billets d'avion pour concrétiser ce qui ressemble quand même à un rêve éveillé. Les jours passent et la presse sportive de métropole annonce l'arrivée imminente d'un jeune Guadeloupéen prometteur sur l'île de beauté dans un club de première division. Je l'entends même dire dans cet autobus où je travaille comme commis durant un flash d'information. Incroyable !

Au bout d'une semaine ou deux, je reçois un courrier du club corse. J'ouvre l'enveloppe et je lis avec stupeur cette lettre qui ressemble presque à un ultimatum teinté de colère que l'on devine entre les lignes. Les dirigeants d'Ajaccio me demandent des explications claires et détaillées pour mon absence. Ils ne comprennent pas pourquoi je n'ai pas utilisé les billets d'avion qu'ils m'ont fait parvenir plusieurs jours plus tôt. Je me dis que quelque chose cloche, car je n'ai jamais reçu ces billets. Je décide alors de mener ma propre enquête pour y voir plus clair dans cette affaire qui me dépasse complètement.

Finalement, en posant des questions dans l'entourage du club de la Juventus, je découvre la vérité. En fait, un des dirigeants du club qui est également employé du bureau de poste et de télécommunication a « oublié » de me faire parvenir ce pli pourtant marqué urgent par ses expéditeurs. Aujourd'hui encore, je me demande s'il s'agissait d'une simple erreur administrative comme il s'en produit parfois dans la fonction publique, ou si ce supporter fervent de la Juventus ne voulait simplement pas que je quitte le club pour m'envoler vers d'autres cieux à des milliers de kilomètres. Une fois ce malentendu levé – il aurait quand même pu avoir pour conséquence de réduire à néant mon destin de footballeur professionnel avant même qu'il ne se réalise –, je fixe mon jour de départ en avion pour la Corse. Jusqu'alors, je n'ai pris l'avion qu'une fois, pour La Barbade, juste le temps d'un tournoi sur deux jours. Là, c'est différent.

Je pars pour la Métropole et je n'ai absolument aucune idée du temps où je resterai si loin de chez moi. Pour me rassurer je me dis que si ça ne marche pas, je pourrai de toute façon partir à l'armée. J'ai toute la vie devant moi et donc

aucune raison de paniquer. Mes parents se sont prononcés favorablement pour ce choix et je suis bien décidé à ne pas les décevoir. J'avoue tout de même que, les yeux rivés sur le hublot de la caravelle d'Air France qui s'envole pour Paris, je ressens un pincement au cœur en regardant s'effacer peu à peu les paysages de la Guadeloupe. Je n'ai pris qu'une petite valise et pour la première fois, je n'ai pas mis dans mon sac de sport mon unique paire de chaussures à crampons. Tant pis pour mes belles (mais usées) Rivat blanches. Je sais qu'à mon arrivée, on me donnera du matériel tout neuf aux couleurs de mon nouveau club. Rouge et blanc.

Je viens d'entrer dans ma dix-neuvième année quand je foule pour la première fois le tarmac de l'aéroport d'Orly. De ce voyage, il me reste quelques images floues que le temps a estompées. Aucun souvenir de la tour Eiffel par exemple, mais je revois ma première nuit dans un magnifique hôtel. Une grande chambre rien que pour moi. Sympa ! C'est l'hôtel du Louvre qui appartient alors à la compagnie aérienne française et qui est réservé aux passagers en transit. Forcément, j'en profite avant de décoller le lendemain pour Ajaccio.

En cette année 1969, je ne le sais pas encore mais je laisse définitivement derrière moi une boule de papier mâché sur du sable blanc.